

À l'orée de l'âge des lumières

Marie La Palme Reyes

Je suis un être sans passé individualisé. Il me faut lutter constamment pour le créer, pour le différencier de cet amas de petits événements désorganisés, jetés sur ces pages. J'ai décidé de me faire histoire, de me raconter jour après jour afin d'obtenir une consistance, un moi incarné dans ma chair alphabétique croissante. Je suis un être de lettres, n'est-ce pas? Je tiens à me différencier de ces vulgaires soupes « alphabet ». J'ai peur de me perdre dans ce début d'histoire, de suivre un fil qui m'amènerait à me définir autre. Plus on construit son moi, plus on se sépare de l'autre, plus on devient jalousement fermé sur les germes de son individualité et plus s'enfoncent en nous la peur de la mort. Cette peur qui nous force à vivre et nous pousse sur les fesses jusqu'au tombeau.

Je veux être sûr de mon œuf et de mon spermatozoïde. Je ne suis fondamentalement ni dualiste, ni oviste, ni animalculiste. Je me ramasse autour de mes débuts pour reprendre le contrôle d'une existence qui déjà se disperse. J'ai vécu une période de fécondation, de nidation et de segmentation. Je suis un nœud de lettres dans cinq cent quatre-vingt-seize centimètres cubiques de lac placentaire. J'ai un chapitre à parcourir avec pour tout alphabet le génome humain enfoui dans mon ordinateur d'ADN.

D'après de vieilles théories, l'ovaire d'Ève aurait contenu les germes de tous les êtres humains à venir, emboîtés les uns dans les autres; d'autant plus petits qu'ils sont éloignés dans le temps de la première femme. Chaque embryon serait un être en miniature où la croissance n'est plus que le déploiement des formes. Selon cette théorie, si j'ai bien compris, un simple avortement deviendrait un génocide. Les ovistes croyaient que l'être était préformé dans l'ovaire et les animalculistes le croyaient préformé dans le spermatozoïde. Haeckel croyait que le développement embryonnaire reprenait les étapes traversées au cours de l'évolution de l'espèce. Donc, je me distinguerais encore à peine du serpent et de la grenouille. Me va-t-il falloir siffler ou coasser encore longtemps?

Foucault m'octroie une raison sociohistorique. Mon discours me crée objet de mon discours. Je suis histoire. La mémoire de mon individualité n'est qu'une agglutination d'historiettes. Je (agglutination d'historiettes) parle en m'inscrivant dans mon histoire. Je ne coasse ou ne siffle plus que dans de vieilles théories.

Il est tout à fait évident que l'on pourra m'accuser d'idéalisme. Mais, après tout, le fœtus n'est-il pas le seul à avoir le droit d'être idéaliste? Il est le pauvre mortel de Platon, prisonnier d'une caverne où les ombres sont maîtres. La philosophie regorge de ces fœtus qui se réfugièrent dans le monde des cavernes et qui voulurent ensuite reconstruire la réalité à partir des ombres qu'elle projetait sur les murs. Hume en est un parfait exemple, le parfait fœtus. Il s'inventait des historiettes, vivait d'elles en les

vampirisant et ne parvint jamais à sortir du cercle infernal qu'il avait engendré. Aucune césarienne idéologique ne parvint à le déloger de ses retranchements. Platon se voulut l'accoucheur universel; il voulut rendre l'homme à terme, à la réalité, le sortir de ce monde d'ombres. Pour Platon, le philosophe était un obstétricien.

Mes géniteurs ne m'ont pas encore nommé. Je ne peux donc me présenter. Pour le moment, je m'identifie comme étant le futur bébé d'Anne et de Simon. Anne et Simon, ce sont mes parents. Je suis là pour vous le dire en toute certitude, sans l'ombre d'un quelconque doute cartésien. Si quelqu'un le sait, c'est bien moi! Vous vous en souvenez peut-être, vous avez bu à ma santé. Bon, enfin, c'est une autre histoire, peut-être parallèle, certainement un autre chapitre. Restons-en là. Ça n'a aucune importance. Je ne me formalise pas encore de ce genre d'oubli. J'ai tellement peu de temps derrière moi qu'il n'y a même pas de place pour emmagasiner les rancœurs. Si je mets mon temps en marche arrière, je me butte tout de suite à ma conception et là je deviens schizophrène, je ne sais quel parti prendre l'œuf où... mais non ce n'est pas la poule, mais, quelque chose de tout petit, le spermatozoïde. Mon côté masculin et mon côté féminin. Mon cœur penche d'un côté et ma raison de l'autre. Pourquoi dès maintenant me priver des clichés qui embellissent l'œuvre et la vie des adultes?

Simon (je ne me résous pas encore à dire « papa »), Simon, dis-je, avait des doutes sur sa paternité biologique. Ces doutes ne peuvent m'effleurer sans contredire la seule définition qui me permet de dire « je ». Mon histoire est encore si courte. Peut-être aurait-il préféré affirmer sa paternité littéraire? Il m'aurait joyeusement intégré à un de ses romans où il aurait fait de moi un fœtus plein de charmes. Et si je n'étais qu'une de ses figures de style? J'ai l'impression que nos relations seront compliquées. Vous l'avez sans doute déjà compris, mon père est écrivain. Je devrai me battre contre tous ses personnages pour me prouver face à ses yeux. Les pères sont la pire construction politico-socio-écono-historico culturelle inventée par l'humanité. Et, si les pères n'étaient que des inventions culturelles, des moulins à vent?

Bon, je ne vais pas gâter ces pages à vivre en me battant contre des moulins à vent. Pourquoi ces craintes? Des craintes ataviques venant de la préhistoire de personnages, à peine esquissés, non nés, non viables, assassinés par de médiocres auteurs, vivants dans les limbes de l'inconscient collectif. Je m'emballe, je m'étourdis, je m'entoure de mots, je découvre leur puissance créatrice de mythes, de sensations qui me font sucer avec vigueur mon cordon ombilical, écartier mes doigts d'étonnement, les mettre devant mes yeux dans un geste tragique de diva fatale et créer l'ombre dans l'ombre de ma caverne. Mais, commençons par le commencement et dirigeons-nous calmement vers la fin. Je ne dois pas m'imprégner des vieilles peurs et rancœurs de l'humanité, moi, si jeune et déjà si peu innocent.

Mon père a produit mille milliards de spermatozoïdes. Ma mère n'a fait parvenir que de quatre à cinq cents ovocytes à maturité. Laquelle parmi toutes ces combinaisons a produit ce nœud de possibilités? Si j'étais une autre de ces possibilités où serais-je en ce moment, évoluerais-je dans une caverne parallèle? Aurais-je une histoire parallèle? Une mère parallèle?

Ma mère ne voulait pas de moi. En fait, ce n'est pas de moi dont elle ne voulait pas, ce serait trop dur à verbaliser, même s'il s'agissait d'une mère parallèle, mais plutôt de cet être qui s'implantait en elle. Et ça se donne que, cet être, c'est moi, moi qui ne suis qu'un paquet de mots sans nom. J'essaie de lui crier que je suis son meilleur ovocyte. Elle ne m'entend pas et n'écoute que ses nausées. Elle voulait quitter mon père qui la faisait souffrir avec ses infidélités littéraires et autres. Elle se sentait personnage d'un livre qui ne serait jamais écrit, et, dans ses pires moments de dépression, personnage d'un livre que Simon, son mari, écrivait. Elle étouffait, épinglée dans la vie de Simon comme un papillon de collection.

Puis, par une nuit sans lune, il la prit sur sa couche de velours noir, retira les épingles une à une, comme un corset qu'on délace, et, avec une tendresse distraite de mâle omnipuissant, lui fit moi. Elle se débattit, le griffa, le mordit, l'injuria, le menaça de plagiat, de pastiche, d'anachronisme. Rien n'y fit. Cette force de mâle millénaire la subjuga. Elle s'abandonna entre ses bras d'écrivain professionnel. Elle redevint sa chose, sa langue, ses mots, son papillon de nuit. Oui, mais, voilà, moi, j'étais là, croisement littéraire de leur mal d'aimer.

J'ai l'impression d'écrire un de ces romans à l'eau de rose fanés avant d'éclore. Ce n'est même pas un de ces romans qui n'en finissent plus de nous suspendre jusqu'à leur fin inéluctablement prévisible. Non, je me redéfins sans cesse en m'écrivant et ma fin n'est prévisible que dans son point final.

Oui, mais, voilà, moi, j'étais là, croisement littéraire de leur mal d'aimer. Oui, mais, voilà, moi, j'étais là, croisement littéraire de leur mal d'aimer.

Je sais, je me répète. Cette répétition aurait dû être éliminée. Mon usine de production et reproduction est très fiable : mRNA, tRNA et mes ribosomes font un travail efficace. Mes enzymes responsables de la réplication et de l'assemblage sont très énergiques, cependant, certaines de mes enzymes éliminatrices ne fonctionnent peut-être pas très bien. Espérons que ce genre d'erreur ne se reproduira pas trop souvent. Deviendrais-je une mutation? Très peu de mutations sont viables. Une autre inquiétude. Quel genre d'être deviendrais-je si je me répétais sans cesse comme un disque rayé? J'aurais peut-être une peau toute zébrée miel, chocolat, miel, chocolat, miel chocolat...

À ce moment, ils ne savaient pas qu'ils m'avaient conçu. Ils dormaient et, déjà, j'étais en marche vers la fin de mon chapitre. Minuscule blastocyste, je me rendais comme un œuf à l'abattoir vers une série de divisions cellulaires plus biologiquement programmées les unes que les autres. Devenu bouton embryonnaire, petit à petit je me sentis flotter dans un liquide retenu par une membrane amniotique, couverture livresque, qui protégerait le seul univers qu'il me serait donné d'explorer. Anne et Simon ignoraient toujours ma présence. Rétrospectivement, je me rendis compte que j'étais devenu un personnage incognito. Aucun habitant de ce chapitre ne se doutait de ma présence.

Puis, ma mère éprouva ses premiers doutes cartésiens, des crampes ontologiques, des nausées sartriennes. On diagnostiqua dans ses urines de la gonadotrophine chorionique. Il n'y avait plus de doutes. J'étais là. Ma mère me cacha à mon père. Avait-elle peur qu'il me mange? Était-il un ogre? Je crois qu'elle voulait se faire une idée bien à elle avant d'en parler. Elle était indécise. Elle ne pouvait plus quitter Simon, elle n'en avait d'ailleurs plus le courage depuis cette nuit où elle m'avait conçu sans le savoir. Un jour, elle me gardait, un autre, elle avortait. Un yoyo existentiel qui m'épuisait. Je criais « au génocide » comme on crie « au loup ». Mais, ne connaissant pas ces vieilles théories, elle ne réagissait pas. Elle était, somme toute, assez peu cultivée. C'est ainsi que Simon la préférait. Elle simulait très bien le jeu de l'ignorance. Après tout, elle avait joué dans les meilleurs théâtres de la ville de Québec. Simon l'avait rencontrée alors qu'elle jouait Ophélie. Il ne put supporter de la voir s'abîmer dans la folie, soir après soir, pour un autre que lui. Il la maria. Elle était sienne, son Ophélie secrète.

Elle n'avait pas de nom pour moi, elle refusait de me nommer. Oui, je sais, j'ai déjà mentionné cette hantise. C'est plus fort que moi, ça me revient comme un bout de chanson, un bout d'air crampon, sans que j'y pense. Je continuerai durant ces jours et ces nuits à me nommer « leur futur bébé ». Si elle ne veut pas me donner un nom, c'est qu'elle refuse de s'attacher à moi. Baptiser une chose, c'est en quelque sorte en prendre possession, lui donner une petite maison mentale, une petite niche écologique. Elle n'a pas le droit de me faire subir cette angoisse existentielle. Je suis si petit, si démuné, si fragilement historique. J'ai si peu de lettres. Comment puis-je être, dès maintenant, un futur bébé (c'est ainsi que je me définis) si elle me tue? Je serais un monstre métaphysique, je deviendrais une contradiction logique. Non, je me cacherais, elle ne pourra pas me débusquer, je sortirai mes griffes, je m'enfoncerai dans ses œuvres vives comme un ver solitaire.

Puis un jour, elle s'enferma, dans le placard de leur chambre à coucher. Elle se mit à me parler en sourdine. C'est là qu'elle me raconta sa vie, les antécédents de ma conception. Je ne compris pas, à ce moment, que c'était le début de la réconciliation, sa manière à elle de m'accepter. Simon crut qu'elle ne se contentait plus de vivre comme son Ophélie secrète, mais qu'elle voulait en mourir. Il était complètement désarçonné, le leurre de ses menaces habituelles ne fonctionnait plus. Il alla se faire consoler par une de leurs amies communes.

Elle s'enferma, dans le placard, pour recréer, selon moi, ce qui se rapprochait le plus de ma condition utérine. Elle s'est bandé les yeux, bouché les oreilles. Elle ne bougeait presque pas. Elle pleurait beaucoup et avalait ses larmes simulant ainsi ma propre déglutition de liquide amniotique. Car j'avais commencé à ingérer un liquide qui selon les jours était légèrement salé ou sucré. Les jours d'amertume, je ne buvais pas. Je détestais le goût amer. Quand elle mangeait des asperges, j'avais l'impression de nager dans un pipi d'asperges. Ouash!

Mon existence ne tient qu'à un fil. Même si ce n'est que du non-dit qui se tient dans le degré zéro de l'écriture, je sais que mon existence est reliée à ce chapitre. En fait, lorsque je sortirai du ventre de ma mère, je ne serai qu'un bébé livresque et comme je ne

nais qu'au dernier chapitre, cette existence sera de courte durée. J'ai ouï dire que le point final sera posé dès que j'aurai lancé mon premier cri. Mon premier cri sera mon dernier, un point final sur mon existence à peine amorcée. Il me faut donc profiter jusqu'à la dernière page de mon existence utérine. C'est la seule qu'il me sera donné de connaître et donc d'exprimer. J'ai même envisagé la possibilité de devenir un fœtus postmature. Mais, qui sait? Lorsque ce moment se présentera, mon enthousiasme sera-t-il toujours aussi enflammé ?

Je préfère naître ici plutôt que dans un des livres de mon père qui est, paraît-il, un grand manipulateur de personnages. Il me sera trop difficile de l'empêcher de diriger mes pensées, de s'immiscer dans mon inconscient, de m'imposer sa vision du monde. J'aurais aimé pouvoir m'inscrire dans un des petits coins du grand livre de la Nature. Les grands livres de la Nature et de la Bible n'ont pas d'auteurs. Ils n'ont que des lecteurs qui s'y inscrivent et qui, en partant, y laissent leur historiette. Ce ne fut pas mon lot. J'accepte ma destinée de n'être que pour naître l'espace d'un dernier chapitre. Naître à tout prix, c'est ma devise et mon arrêt de mort.

Toutes ces inquiétudes m'empêchent de me promener sur mes deux cent soixante-seize centimètres carrés de placenta ou encore, d'explorer mes cinq cent quatre-vingt-seize centimètres cubiques qui font office de reins, foie, poumon et cœur à ce stade de mon développement. Elles m'empêchent de jouir pleinement de mon apesanteur, de ce que j'avale, de me toucher, de remonter le long de mon cordon qui ressemble à une paille à limonade en spirale, de me tourner et retourner. Il est temps que je commence à faire le tour de mon domaine.

Je baigne dans un liquide opalescent. Ce liquide se renouvelle sans cesse, un coussinet hydraulique, un lit d'eau sur lequel je m'endors. Mes voies digestives servent à ingérer ce liquide qui m'entoure, j'en bois à peu près un demi-verre par jour. Lorsqu'il est sucré, j'en bois plus. J'ai déjà, comme on dit, une gencive sucrée. J'avale le contenu du sac qui m'abrite. Vais-je, un jour, arriver à le vider en buvant trop vite? Je serais à sec. Il faut que je prenne note de cette possibilité. La prochaine fois, il faudra que je boive avec modération. Il n'est jamais trop tôt pour apprendre à dominer ses impulsions. Je remarque que mon sac vitellin régresse et s'incorpore à ma paroi intestinale. Je fais des petits pipis inodores et incolores qui se diluent dans la grande circulation maternelle. Ils coulent le long de mes jambes, ils sont tièdes et veloutés. J'aime cette sensation que je ne peux contrôler, mais qui vient et va tout au long de mes jours et mes nuits.

Quand j'ai eu dix semaines, ma main a touché ma figure, j'ai bâillé, j'ai sorti la langue et je me suis étiré. La pandiculation reste toujours un de mes passe-temps préférés. Après douze semaines, j'ai sucé mon pouce. Je me souviens de la jouissance que j'ai alors éprouvée. C'était comme un ami qui consolait l'intérieur de ma bouche. Je ne savais pas que l'intérieur de ma bouche pouvait être triste. Maintenant, je sais et je le console avec mon pouce. Je réussis à faire des petits mouvements avec chacun de mes doigts. Un jour, je deviendrai pianiste.

Hier, j'ai eu tellement mal et j'ai très mal dormi. C'est la première fois. C'était comme un éclaboussement de multiples aiguilles lumineuses qui transperçaient ma chair en tous mes points de douleur. Une picote volante, une chair de poule, une volée de points de douleur. Je comprends maintenant comment a dû se sentir saint Sébastien. Il paraît qu'il s'agissait d'un simple test pour savoir si je souffrais du syndrome trisomique. Avec tous leurs appareils supersophistiqués comment peuvent-ils faire de telles erreurs? « L'erreur est humaine », dirent-ils, à ma mère qui perçut mes soubresauts de grenouille électrifée. Je crois plutôt qu'il s'agissait d'une erreur médicale. Mais je ne vais pas commencer mon existence en jetant le blâme sur d'autres que sur moi : je n'avais qu'à ne pas bouger et à ne pas mettre un bout de mon corps dans le chemin de l'aiguille.

Quand j'ai eu dix-huit semaines, je me suis trouvé dans une drôle de situation. J'éprouvais de plus en plus de sensations, mais, je voyais comme j'entendais, je goûtais comme je touchais. Je ressentais et entendais avec ma peau. C'est seulement plus tard que j'ai réalisé que mon cerveau n'était pas encore assez développé pour analyser d'où venait la sensation. J'étais un paquet de sensations non différenciées. Puis, peu à peu, je pus les localiser. J'aurais dû me confier à ce moment, car maintenant, avec le temps qui passe, je ne peux plus recréer cet amas primordial, ce limon indifférencié. Malgré moi, maintenant, automatiquement je dis que je vois avec mes yeux, que j'entends avec mes oreilles. Donc, le paragraphe suivant est une construction a posteriori des sensations d'alors.

Quand j'ai eu dix-huit semaines, j'ai pu bouger les yeux. Je me suis vite rendu compte que dans un tel milieu les stimulations visuelles étaient très limitées. Je perçois la lumière, quelques ombres et c'est tout. Je me demande à quoi ça sert. Je cligne des yeux. C'est très amusant. C'est comme si ma caverne devenait une minuscule discothèque. Je préfère mes oreilles. Mes stimulations acoustiques sont beaucoup plus variées. J'entends toutes sortes de bruits qui viennent du corps de ma mère. Elle respire. J'entends le vent dans les pins. Elle boit. J'entends une cascade d'eau fraîche au printemps. Elle mange. J'entends les animaux de la jungle dévorant leurs proies. Elle digère. J'entends le gazouillement de l'hirondelle, le jacassement de la pie, le nasillement du canard, le roucoulement du pigeon, le meuglement de la vache, le chevrottement de la chèvre, le hennissement du cheval, le chuintement de la chouette. Les pulsations de son cœur sont les tambours battant le pas de marche des armées de Napoléon. Et j'entends des chasses d'eau que l'on actionne, des éboulis, des éboulements, des borborygmes, des clapotis, des gargouillis, des explosions gazeuses. Les sons les plus farfelus d'une plomberie organique en bonne santé. De plus, ma propre plomberie aussi se différencie et se met à s'exprimer à petits sons de souriceaux.

Anne, c'est ma mère. Je l'ai presque appelée « maman » l'autre jour quand j'ai eu peur de l'aiguille. J'aime entendre le son de sa voix quand elle est joyeuse. Il y a alors des clochettes de soie dans l'air ensoleillé. J'entends aussi des bruits qui viennent de plus loin, de la musique, des voix, une confusion de rythmes et d'harmoniques, un orchestre qui cherche son la et qui ne le trouve pas souvent. Et, soudain, j'entends les sons d'un piano. Qui joue? Je deviendrai pianiste, c'est sûr. C'est décidé. Et je boirai du thé vert japonais comme Piotr Anderszewski, le pianiste préféré de ma mère. Voilà!

Ma mère était toujours dans le placard, elle ne mangeait plus depuis deux jours. Mon père venait souvent frapper à la porte. Rien. Toujours rien. Aujourd'hui, il est revenu, un serrurier l'accompagne. Avec son aide, le placard a délivré ma mère. Il était temps. C'est bien beau être dans une caverne, mais être dans une caverne à l'intérieur d'une autre caverne. C'est trop. Devant le serrurier, mon père prit ma mère dans ses bras et voulut lui faire l'amour. Pour lui, un problème n'a que deux solutions ou bien on en fait un roman ou bien on lui fait l'amour.

C'est à ce moment que ma mère lui confia à l'oreille que, en plus du serrurier, il y avait moi, et que, en un mot, elle était enceinte. Fidèle à lui-même, il la regarda avec de grands yeux de merlan frit tout en lui caressant le bas du ventre et se mit à penser à son futur roman dont le héros serait un fœtus anonyme qui ne voulait pas naître. Ma mère, dans un geste d'autorité assez étonnant pour sa nature d'actrice subjuguée, le rappela à l'ordre. Mon père, pour la forme, douta un peu de sa paternité biologique, mais n'en fit pas un plat. Très vite, il se souvint de cette fameuse nuit qui lui avait laissé quelques cicatrices d'amour violent (selon son interprétation) dont il était très fier. Il reconnut le bien-fondé des déclarations de ma mère et tout rentra dans la normalité de l'anodin du plus banal quotidien.

À partir de ce moment et en signe de reconnaissance, envers le serrurier qui avait aidé à la délivrance de ma mère, ils me nommèrent Passe-Partout. J'en fus tout ému. J'avais enfin un nom. Un nom bien à moi. Un nom qui m'attachait à eux, qui m'attachait au fond de leur cœur. J'étais accepté. Je pouvais jouir de ma vie sans ces arrière-pensées néfastes qui avaient certainement nui à ma croissance. Je pris du poids, je me mis à cumuler les centimètres. Ça me faisait tout drôle de penser qu'un de mes ancêtres avait fait le tour du monde en quatre-vingts jours. Tout s'ouvrait devant moi, j'en venais à oublier, durant des journées entières, ce fatal point final. Si je ne lance pas de cris lors de ma mort utérine, peut-être pourrais-je dépasser mon point final et connaître ce monde que l'on peut parcourir en quatre-vingts jours. Je rêvais. Je serai pianiste, j'aurai un immense ballon et j'irai à Milan.

Passe-Partout, Passe-Partout, je me nomme Passe-Partout, je suis Passe-Partout. J'aime me coller au placenta, y enfouir mon nez. J'aime mettre la main entre mes deux jambes et sentir sa pression sur mon sexe. Aujourd'hui, j'ai donné un coup de pied et, oh! surprise, j'en ai reçu un. J'ai étendu la main, rien. J'ai soudain l'impression de n'être plus seul. Il y a quelque chose à côté, de l'autre côté de la membrane. Ça bouge aussi, comme moi. Je touche quelque chose qui ressemble à une figure. Ça me ressemble. Nos joues se rapprochent. Je crois que c'est une autre possibilité qui s'est actualisée, une autre combinaison.

Mais non, c'est impossible, il n'y avait qu'un œuf fertilisé. La seule explication c'est que le septième jour, alors que le Dieu et la Bible se reposaient et que les divisions cellulaires devaient être terminées, il y en eut une autre qui produisit une paire de jumeaux monozygotes. Oui, ce doit être cela. Chaque jumeau a pris son sac amniotique et est parti dans son coin tout en continuant à partager le même placenta. À ce moment, vu qu'il y avait beaucoup de place, nous ne nous sommes pas rendu compte de notre

présence mutuelle. Nous avons le même alphabet de base, nous pourrions donc nous comprendre et nous écrire... et, soudain, voilà mes illusions de tranquillité et de complaisance qui s'envolent en fumée. Je découvre que je suis d'un naturel inquiet.

Un autre qui n'est pas moi et qui me ressemble comme deux gouttes d'eau. Moi, je me nomme Passe-Partout. Mais, et voilà encore un doute qui m'assaille, peut-être est-ce l'autre qui est Passe-Partout ? Mes parents savent-ils qu'il y en a un autre ? Mais si l'autre c'était moi. Je me promène de Charybde en Scylla. Nos joues se sont rapprochées. Nous dormons tête contre tête. Il a mis sa langue sur la membrane comme s'il voulait m'embrasser. Parfois, il me repousse et je lui donne des coups de poing, il se retire alors contre le placenta et s'endort. Je me suis presque étranglé avec le cordon en essayant de le rejoindre dans son coin pour le faire réagir. Il suce sa langue et mâchouille son cordon ombilical. Il faut absolument que mes parents sachent que nous sommes deux. Il nous faut un autre nom. Croient-ils qu'il y en a deux : Passe et Partout ? Non, cette solution est tirée par les cheveux. Ils ne savent pas encore qu'ils ont deux futurs bébés qui se développent côte à côte à l'ombre de la caverne de Platon.

Je continue à jouer avec cet autre. Il vient souvent me voir. Chaque fois qu'il s'approche, sa bouche fait de petits mouvements de succion comme s'il voulait me donner un baiser en signe de paix et de reconnaissance. Moi, je me contente de le toucher à l'épaule. Il ne semble pas perturbé par son manque de nom. Il est d'une nature plus docile et confiante que la mienne. Il se donne des élans en s'accrochant à son cordon ombilical, il se promène de haut en bas, de gauche à droite, il se prend pour Tarzan. L'autre jour, nous avons fait un tel chahut que ma mère a senti des mouvements sismiques, elle a réagi et a dit : « Passe-Partout tranquille, tu m'empêches de dormir. » Enfin, c'est ce que j'ai cru comprendre. J'étais offensé. Je lui dis : « Ce n'est pas ma faute c'est l'autre qui se balance sur son cordon et qui t'a donné des coups de pieds. » C'est comme cela qu'elle eut le pressentiment que nous étions deux. C'est de sa faute. Elle aurait dû le savoir depuis longtemps. Mais, elle avait dit au gynécologue qu'elle ne voulait pas connaître le sexe de son enfant. Dans son cœur maternel, le masculin et le féminin étaient en parfait équilibre. Le gynécologue en avait conclu qu'elle se désintéressait et du genre et du nombre et décida de la mettre au courant de ces faits grammaticaux le plus tard possible. Un jour, ce plus tard possible arriva.

« Vous aurez deux beaux garçons, Madame », lui dit-il, « j'ai perçu deux cœurs battants à l'unisson lors de l'auscultation. » Du même coup, j'avais donc un pénis et un frère et ma mère, pour sa part, trois enfants, car j'ai aussi une sœur qui s'appelle Aurélie. Parfois, je réussis à attraper mon pénis et à le garder dans ma main, c'est presque aussi bon que de mettre le pouce dans la bouche. Ma mère éprouve maintenant des contractions intermittentes, heureusement indolores. Ça nous secoue un peu, à peu près comme un tremblement de terre de degré trois à l'échelle Richter. Ma mère ressent plusieurs de nos mouvements. Elle peut même nous distinguer l'un de l'autre. Ce n'est pas très difficile, car nous n'avons jamais changé de place, un à gauche, l'autre à droite.

Mon autre moi significatif bouge moins depuis quelques jours. Il dort plus souvent. Il est coincé, son pied est tout croche. J'ai toujours su que j'avais la meilleure

place. Il n'est pas venu me voir ce matin. J'essaie de le rejoindre, mais il me repousse. Ça va lui passer. Depuis cinq mois, je flotte à la dérive sur cette mer amniotique que je bois sans réussir à l'épuiser. Je m'étire, je suce mon pouce, je me gratte, je bâille, je me frotte les mains et les pieds de satisfaction. J'esquisse des mouvements de respiration, il paraît que ça va servir. Je me demande bien à quoi?

Nous prenons du poids de plus en plus vite. Le gynécologue a beau dire que c'est normal, nous pouvons à peine bouger. Mon frère commence à me tomber sérieusement sur les nerfs. Je crois qu'il a un peu plus grossi que moi. Peut-être viendront-ils le chercher avant moi? Je sens que la fin s'approche. Le placenta ne suffit plus à combler nos besoins nutritifs, j'ai peur d'avoir faim. Ma mère a de la difficulté à marcher. Elle s'allonge souvent et Simon vient alors lui lire quelques pages de son dernier roman. Chaque fois, elle s'endort. Aurélie passe en coup de vent, elle étudie et est très prise par ses examens d'admission à l'université. Tout s'accélère. J'ai l'impression d'avoir perdu du temps. J'ai beaucoup dormi dernièrement. Mes périodes d'activité représentent seulement 14 % de tout mon temps. Nous avons maintenant la tête en bas. C'est le début de la fin. Ils n'ont toujours pas donné de nom à mon frère. Ils l'aiment moins que moi. C'est sûr.

Je ne veux pas sortir. C'est décidé. Nous deviendrons très gauches et maladroits. Ils couperont notre cordon ombilical. Nous ne serons plus reliés à quoi que ce soit. Nous serons lancés sans filet dans cette atmosphère malsaine et contaminée qui est le lot des mortels comme mon père et ma mère. Nous serons emmaillotés, nous porterons des couches, je ne pourrai plus sentir la volupté de mon pipi le long de mes jambes. Nous ne pourrons plus bouger avec cette fluidité que j'aime même si elle s'est restreinte depuis quelque temps. Ils vont nous mettre une suce dans la bouche pour nous empêcher de penser. Pour m'alimenter, je devrai téter durant des mois des seins gorgés de liquide blanc crayeux. C'est si facile maintenant, tout arrive à point. Que d'efforts en perspective! Je ferai des rots, car j'aurai de la difficulté à digérer ce liquide blanc, des crampes, des coliques, des pets. Je régurgiterai. Je ferai des cacas de plus en plus puants. On me donnera des tapes dans le dos. J'attraperai tous leurs virus infects, leurs bactéries, leurs parasites. Quelle horreur! Il faudra nous faire vacciner avec des aiguilles remplies de cochonneries. J'ai cru entendre ce terme sortant de la bouche d'Aurélie. Simon a réagi à ce mot avec force interjections négatives. C'est quoi un mot cochon? Bien des choses restent mystérieuses malgré mon étonnante (selon le gynécologue de ma mère) précocité fœtale.

Nous aurons une carte d'assurance maladie, un numéro d'assurance sociale. Nous serons fichés, épiés, pesés, mesurés, manipulés, embrassés par des tantes à barbe qui sentent l'ail et la transpiration, par de vieilles dames baignant dans le parfum qu'elles ne peuvent même plus sentir. Ils vont essayer de nous faire sourire. « Guidi, guidou, le tit bébé à sa mouman. » Ils vont nous rendre semblables à eux. Nous nous abêtirons. Nous deviendrons moins que nous-mêmes. Ayez pitié de moi ! Ayez pitié de lui !

De plus, il paraît que nous ne nous souviendrons plus de notre vie utérine. Quelle déception, quelle tristesse et quelle perte pour l'humanité! Il faudra apprendre une langue

étrangère, une langue maternelle aux accents bizarres. Je devrai me servir de mots étrangers pour exprimer la finesse de mes sensations. Je ne serai jamais plus près du centre de mon inaccessibilité. Je commencerai à décrire des cercles de plus en plus grands qui m'éloigneront de plus en plus de mon moi, de mon intériorité. Des cercles qui rendront le futile indispensable, l'anecdote incontournable et qui feront de moi un perroquet de plus. Non je reste ici. Je ne sais si mon frère a l'intention de sortir. Qu'il sorte! Moi, je resterai seul. J'aurai plus de place. Je pourrai me balancer, tout à mon aise, au bout de mon cordon ombilical, dans cette mer amniotique qui m'entoure, me nourrit, me comble.

Mais qui me force à sortir? Moi? Non. Ma mère? Elle ne m'a encore donné aucun indice à ce sujet. Mon père? Il est préoccupé depuis quelque temps, mais ce doit être à cause de son éditeur qui n'arrête pas de lui téléphoner.

Qui va mettre le point final? Pour la première fois, cette question me hante. Va-t-il venir de l'extérieur ou est-ce moi qui devrai le mettre? Est-ce écrit dans mon génome personnel? Est-ce un code que j'aurais dû apprendre par cœur comme tous ces codes d'accès? Peut-être ne pourrai-je jamais entrer dans la vie parce que j'aurai oublié un numéro de code? Que faire? Et puis, pourquoi un point final? C'est trop brutal et définitif.

Pourquoi toujours terminer un chapitre par un point final? C'est horrible, c'est défaitiste. Je n'ai pas de mots assez forts pour condamner cette habitude littéraire et somme toute, très conventionnelle.

Comment accepter l'irréversible sans justifications? Qu'on me justifie le point final, le point fatal! Je refuse de m'asseoir sur la chaise d'exécution, d'attacher ce boulet à mes pieds. Mettre un point final : c'est la fin du monde. Oublions mon propre cas pour le moment. Mais que deviendront les autres : Anne, Simon, Aurélie, les amis de mes parents, mon grand-père et la doctoresse Alessandra Piontelli, l'auteur du livre fascinant qu'a lu ma mère dès qu'elle a su que nous habitons là? Non, mais réagissez! C'est terrifiant ce manque de réactions.

Pourquoi pas une virgule finale, un point-virgule, un deux-points, ou encore trois points alignés que, si joliment, on appelle point de suspension, un point d'interrogation? Une virgule finale serait comme un entracte, une promenade, un intermède. La vie pourrait continuer, ailleurs peut-être, mais continuerait. Un deux-points final serait la solution idoine. Après un deux-points, on s'attendrait à une suite, on pourrait même se permettre d'imaginer un déploiement, une explication, une description. Quelque chose enfin! Le lieu n'a pas d'importance, mais l'espoir de revoir ces personnages, de les rencontrer, de leur parler resterait intact. Le chapitre se refermerait non comme une guillotine, mais comme une fenêtre, le soir, à la brunante, suivi d'une douce intimité. Ou peut-être, mieux encore, serait un point de suspension, trois points alignés comme les trois coups précédant le lever du rideau, le début d'une autre vie sur une autre scène? Le point d'interrogation me déplaît. Simon parlait l'autre jour d'interrogations policières

ponctuées de coups de matraque qui ont suscité, chez moi, une aversion irrémédiable pour le point d'interrogation qui m'apparaît depuis comme un poing d'interrogation.

Mon frère n'est pas venu me voir de la journée. Il ne bouge presque plus. Le cœur de ma mère bat la chamade. Mon père s'énerve, il n'arrive pas à débusquer le meurtrier qui a tué son héroïne. Et tout à coup, j'éprouve une de ces secousses! Mon frère me regarde d'un drôle d'air. Il doit croire que c'est moi qui lui ai allongé un coup de pied. Puis une seconde secousse, encore plus forte que la première! Alors là, ça ne va plus! Ma mère crie, elle dit qu'elle perd ses eaux. C'est comme un bain qui se vide et nous, nous sommes à l'intérieur du bain. J'espère qu'il n'y aura pas de tourbillons à la sortie. Pourquoi ne met-elle pas un bouchon? Je déteste cette sensation. Mon frère descend plus vite que moi. Je me sens attiré par le vide. Pas de panique! Je refuse, je remonte, je me bats contre le courant. Serait-ce le début de la fin que je craignais tellement?

Mon père sort la voiture et nous conduit en trombe à l'hôpital. Les soubresauts de la voiture ne sont rien à côté de ce que nous fait subir notre mère. Mon père insulte les conducteurs trop lents, il les traite de tortues sentimentales et romanesques, il devrait se regarder dans un miroir! Il arrive à l'hôpital, à l'urgence, avec Ophélie dans ses bras, il pleure comme un enfant, il croit que l'histoire va mal se terminer. L'obstétricien de garde se présente. Simon dépose son Ophélie sur la table de travail. Il se demande s'il peut encore corriger quelques paragraphes avant la délivrance. « Non », crie l'obstétricien, « alea jacta est ». Il ajoute ensuite, en se désinfectant les mains « labor omnia vincit improbus ».

J'entends ma mère qui halète : « Venez mes trésors, mes beautés, mes perfections. » Vraiment, elle exagère, elle ne nous a même pas encore vus. Serait-ce ça, l'amour maternel? « Viens, mon petit Nicéphore, viens, mon petit Nicomède. » Quoi! D'où ça vient ces noms bizarres? « Quoi », s'écrie mon père, « où es-tu allée dénicher de pareils noms? » Ma mère, entre deux contractions qui nous firent souhaiter le point final, répondit : « Dans le dictionnaire, je voulais m'assurer de trouver deux noms qu'il ne te viendrait jamais à l'esprit de donner à tes personnages. » « Et bien, c'est un franc succès, jamais je ne réussirais à vendre mes romans si mes personnages portaient ces noms », rétorqua mon père qui ne voulait pas contrarier son Ophélie dans des moments aussi dramatiques. Et lui, à son tour d'entonner : « Viens Nicéphore, viens Nicodème. » (Moi, je suis qui? Nicodème ou Nicéphore? Moi, qui me prenais pour Passe-Partout! J'ai tout compris de travers.) « Pas Nicodème, hurla ma mère désemparée, Nicomède. » « Bon, bon, d'accord, viens Nicéphore, mon petit, viens Nicomède. » Ouf, ça promet, mon père ne peut prononcer nos noms correctement, et moi, je fais la même erreur. Je suis sûr qu'on va nous surnommer Nicé et Nico, comme ça on sera sûr d'éviter l'inversion des consonnes.

Pour distraire ma mère qui souffrait réellement, mon père lui demanda qui était Nicéphore. J'écoutais avec l'attention de l'intention, car j'avais décidé de prendre le meilleur des deux. « Nicéphore, dit ma mère, fut patriarche de Constantinople entre 806

et 815. Il fut déposé à cause de sa résistance à l'iconoclasme et mourut en exil. Il a laissé plusieurs traités sur le culte des images et une histoire de l'Empire byzantin. De plus, c'est un saint. » « Et Nicodème, pardon, Nicomède? » demanda mon père. « Je sais simplement qu'il y eut quatre rois de Bithynie portant ce nom, notre fils pourra choisir celui qu'il veut émuler » répondit ma mère. Les contractions reprurent de plus belle. Ma mère criait, mon père pleurait. « Le premier qui sort se nommera Nicéphore », déclara mon père, avec une détermination si retentissante que je crus d'abord qu'il s'agissait d'une menace.

C'est alors que je pris ma première grande décision. Je me nommerais Nicéphore et, suivant l'exemple de cet illustre prédécesseur, j'écrirais un traité sur l'empire des ténèbres utérines. L'ère obscurantiste se terminerait avec moi. La doctoresse Alessandra Piontelli serait mon héroïne, ma guide, mon fil d'Ariane et, peut-être mon épouse, complexe freudien oblige. Je suis sûr que c'est elle qui expliqua à maman la nature profonde des vrais jumeaux. J'aimerais bien la rencontrer pour la remercier d'avoir aidé maman à nous accepter. Elle est professeure en neuropsychiatrie à l'université de Milan et étudie depuis de nombreuses années le comportement fœtal des vrais jumeaux. Il me faudrait certainement parcourir plusieurs centimètres avant d'arriver à Milan. Avez-vous remarqué que c'est la première fois que je dis « maman », en me référant à Anne? Je crois que je le dois à la doctoresse Alessandra Piontelli.

Cette décision prise, je sentis un grand calme m'envahir au milieu de toute cette agitation ahurissante. À ce moment, l'obstétricien entra de nouveau dans la salle de travail et s'exclama : « Quid novi. » Comme personne ne répondait, il jeta un coup d'œil taquin à mon père et lui dit : « Qui scribit, bis legit. » Ce qui signifie dans la langue de Molière « Celui qui écrit, lit deux fois. » Faisait-il allusion à notre double nature littéraire? Je trouvais l'obstétricien de plus en plus bizarre et je ne comprenais pas comment mon père et ma mère pouvaient l'endurer. Sa langue maternelle semblait entièrement contenue dans les pages roses du Petit Larousse illustré, grande cuvée 1995, appellation contrôlée. « Res, non verba », répétait-il à ma mère. La pauvre, elle faisait tout son possible. « Ars longa, vita brevis », ma mère se mit à pleurer. Elle croyait que l'obstétricien disait que notre vie serait brève. Mon père fit remarquer à ma mère qu'il s'agissait du premier aphorisme d'Hippocrate et qu'il était tout à fait pertinent, dans de telles circonstances, de l'invoquer.

La sonnerie du téléphone résonna. C'était celle du téléphone cellulaire de ma mère. « Allô, oui, j'écoute », dit-elle. « Je voudrais parler à la dame de la maison s.v.p. » « Oui, je suis la dame de la maison. » « Madame, mon nom est Murcien Louchard, je fais un sondage pour la maison Carouzeau et Carizeau sur les habitudes alimentaires des personnages dans le roman québécois depuis le dernier référendum. Accepteriez-vous de répondre à quelques questions? » « Je suis très occupée, répondit ma mère, pourriez-vous rappeler un autre jour. » « Ce ne sera pas long, quelques minutes à peine, voici la première question : le dernier référendum a-t-il changé vos habitudes alimentaires? » « Non. » « Bien, croyez-vous que le prochain référendum changera vos habitudes alimentaires? » « Je m'excuse, je dois vous mettre en attente, je reçois un appel sur mon autre ligne. » « Allô, oui, j'écoute. » « Si tu as des fissures dans le sol de ta cave,

compose le 888-888-8888, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Nous laisserons le sol de ta cave aussi vierge que si la main de l'homme n'y avait jamais mis les pieds. Ceci est un message enregistré. » « Oui, je vous reviens, monsieur Louchard, que disiez-vous? Oh, pardon j'ai encore un autre appel. » « Simon, mais pourquoi me téléphones-tu? Tu es à côté de moi, je te tiens la main. » « Ton esprit est si loin, tu as aussi mis en attente Nicomède et Nicéphore. » « D'accord, mais, ils ont la vie devant eux quelques minutes de plus ou de moins ne peut faire la différence, un moment et je te reviens. » « Monsieur Louchard, je ne peux réellement plus répondre à vos questions, si urgentes soient-elles. J'ai deux bébés en route, je ne peux plus les mettre en attente. » « Madame, un dernier mot, croyez-vous que les conditions gagnantes... » Ma mère raccrocha enfin le combiné d'un geste tranchant et définitif. Les contractions avaient cessé et l'obstétricien craignait d'arriver en retard à la séance d'ouverture des jeux panaméricains pour fœtus paraplégiques qu'il devait présider. Il y avait une tension palpable dans la salle de travail. La pression montait, on se sentait dans un caisson hyperbare.

« Age quod agis », dit l'obstétricien à ma mère. « Que dit-il? », soupira-t-elle en regardant mon père. « Il te dit d'être attentive à ce que tu fais. » Obéissante et soumise, elle se remit à pousser avec une ardeur renouvelée. J'avais l'impression d'escalader des montagnes russes, de les descendre sur le ventre, de les remonter, de les redescendre. Mon père poussait et haletait pour donner le bon exemple, en fait, je m'aperçus que nous poussions tous. Nicomède plus fort que tous les autres. Je ne sais comment, mais il se retrouvait derrière moi et poussait sur mes fesses. La tête en bas et, déjà engagé dans un genre de tunnel, je ne pouvais me retenir à rien, je glissais, attiré par le vide, la gravité, les paroles d'encouragement de mon père, les cris de ma mère, l'énervement de l'obstétricien. Tout m'incitait à continuer vers le bout du tunnel que je ne voyais pas encore. Tout ce que j'avais anticipé, toutes mes vieilles craintes étaient là, devant moi, à portée de main et je n'y pouvais rien. J'étais en état d'hypermnésie aiguë. J'étais, de plus, écrasé par la gravité qui sévissait sans relâche. Depuis que les eaux de ma mère s'étaient retirées, la gravité avait pesé de toute son emprise sur mon pauvre corps torturé. J'allais la subir jusqu'à la fin de mes jours.

Alors que je cogitais sur la loi de Newton, un message nous parvint par l'interphone de l'hôpital : « Mesdames et messieurs, nous regrettons de vous annoncer que la réforme Cochon prend effet à partir de maintenant. Nous devons, à l'instant même, fermer trente lits et cinq tables de travail. Les bénéficiaires concernés sont priés de se lever et de marcher. » Mon père affolé regarde l'obstétricien « Est-ce que ceci nous concerne? » « Ad litteram » répondit celui-ci. « Mais quelle folie, dit mon père, faut-il tout remballer? J'aurais écrit cela dans un de mes romans que l'on m'aurait traité de farfelus postmodernes déments. Nicodème (mon père inversait encore les consonnes de la fin quand il était perturbé), Nicéphore rebroussez chemin immédiatement. On ne pousse plus, on se calme. On retourne à la maison. » Moi, je ne demandais pas mieux, à la condition qu'on remplisse ma mère à nouveau, oui, enfin, qu'on lui remette ses eaux et le bouchon. Je détestais la gravité, j'aspirais à me retrouver sur mon coussinet hydraulique en suçant mon pouce.

Mais Nicomède ne l'entendait pas ainsi, depuis qu'il me poussait sur les fesses, sa personnalité s'était affirmée de minute en minute. Lui et ma mère, que ces ordres contradictoires avaient complètement déboussolés, continuaient à pousser comme des damnés. On avait déjà retiré la table de travail, il ne restait qu'une chaise très inconfortable. L'obstétricien, ayant renoncé à présider la séance d'ouverture des jeux, s'y assit. Ma mère à genoux sur la froide céramique de la salle de travail criait et poussait et criait et poussait, aidée par Nicomède qui était de plus en plus enthousiaste. Entre les cris, j'entendais, venant du corridor les prévisions météorologiques pour les deux ou trois jours suivants notre naissance : « A Rio de Janeiro, le mercure s'envole, on annonce des pluies diluviennes pour la vallée de la Mésopotamie, des vents surnois s'abattent sur le sud de la France. Une nuée de sauterelles menace la Maison-Blanche. La Lune a déjà pris position et nous promet de belles éclipses. »

Mon père, inspiré par tout ce charabia hyperréaliste, prit quelques notes sténographiques dans son carnet. Il venait de retrouver le meurtrier de son héroïne qui lui avait échappé lorsque les contractions de ma mère avaient commencé. Il écrivait rapidement, finement, en pattes de mouche. Cette fois, il ne se laisserait pas surprendre. Mais le destin a plus d'un tour dans son sac. « Je touche les cheveux de Nicéphore », cria ma mère. Mon père, pour la seconde fois, laissa s'échapper le meurtrier qui s'écrasa avec fracas sur la froide céramique. « Zut » murmura mon père. « Oh ! ma chérie, ils sont miel et chocolat », s'exclama-t-il. L'obstétricien, sorti de sa rêverie par l'exclamation de mon père, vint admirer le phénomène. « Hoc erat in votis. » « Mais que dit-il encore », se lamenta ma mère. Il dit que cela était dans ses vœux, rétorqua mon père.

Je m'imaginai sur le tremplin d'un univers parallèle se déplaçant à une vitesse uniforme par rapport à celui que je quittais. À ce moment précis, je pris la deuxième grande décision qui allait influencer tout le reste de ma vie : je ne crierais pas lorsque j'entreprendrais ma première grande sortie dans ce monde. Je me sentis envahi par le grand calme d'avant tempête. J'étais l'œil de l'ouragan.

Mes cheveux étaient miel et chocolat et mes parents étaient heureux. J'aimais qu'on parle de moi, qu'on détaille mon apparition. « Son front est bombé et tout pensif », remarqua mon père. « Anne, Anne ne vois-tu rien venir? La tête de Nicéphore est sortie. » « Non, rien », dit ma mère. « Ses épaules sont souples et viriles », admira mon père. « Qu'il est beau! », s'extasia enfin ma mère qui venait de m'apercevoir. Je devenais de plus en plus humain, j'aimais maintenant ces éjaculations d'amour maternel. « Regarde son pénis, c'est une arme en état d'alerte, une arme de combat viril » remarqua mon père, ajoutant, d'un air narquois, « d'autant plus pratique, qu'elle est escamotable. » Je rougissais de plaisir. Ma mère riait, reconnaissant dans le pénis de son fils, le mâle subjuguant qui l'avait dessiné. Sur ces entrefaites, mon grand-père, le père d'Anne, qui était juge, entra dans la salle en coup de vent et s'écria « Avez-vous mis les enfants en garde : Tout ce qu'ils diront dorénavant pourra être retenu contre eux. » « Regarde-moi ça, dit ma mère en souriant, le grand-papa poule! »

Déjà, l'empire des ténèbres utérines s'éloignait de moi. Je confondais la doctoresse et l'obstétricien. Je me laissais vivre. Je ne comprenais plus mes craintes

prénatales, mes angoisses ontologiquement fœtales. On me prenait en charge. Je m'abandonnais à ce monde aérien, léger, léger qui emplissait mes poumons. Des variations douces de lumière sans sens et dimension me rappelaient les marines célestes de l'Arctique automnal, des mers trempées de cieux gris perlés. Mon père eut à peine le temps de me prendre dans ses bras que déjà, Nicomède faisait son apparition la tête la première, tout joyeux, frétilant et satisfait de lui-même. Je suis persuadé qu'influencé par l'obstétricien, il aurait pu s'écrier : « Veni, vidi, vici. » Ou encore, d'une manière plus prétentieuse « Fiat lux ! » Il se retint, respectant, à peine né, le fait que notre mère n'avait pas fait d'études classiques.

Ni lui, ni moi ne poussâmes le cri rituel. J'étais très fier de ma victoire. En ce qui concerne Nicomède, je ne sais toujours pas quelle fut la raison de son abstention, distraction ou tout simplement méconnaissance des conventions. L'obstétricien tenta de nous frapper dans le dos, de nous gifler, de nous pincer les fesses pour nous faire lancer notre premier cri. Ma mère s'y opposa farouchement tandis que mon grand-père nous exhortait de toute la force de ses poumons nicotinisés et juridiques : « Surtout, ne dites rien, les enfants, pas un mot. Tout pourra être retenu contre vous. » « Regarde, comme tes deux fils sont mignons », dit-elle à mon père. L'obstétricien se redressa de toute sa hauteur, s'inclina vers ma mère et sur un ton solennel déclina : « Acta es fabula. » Mon père s'empressa de traduire avant que ne le réclame ma mère : « La pièce est jouée. » Il laissa s'écouler quelques minutes, puis, sur un ton confidentiel et déjà paternel quoiqu'émulant en solennité l'attitude de l'obstétricien, il prononça cette phrase qui fait partie du patrimoine occidental : « Quod erat demonstrandum. » Q.E.D.

Traduction des citations latines

alea jacta est : le sort en est jeté

labor omnia vincit improbus : un travail opiniâtre vient à bout de tout

quid novi : quoi de nouveau

res, non verba : des réalités, non des mots

ars longa, vita brevis : l'art est long, la vie est courte

age quod agis : fais ce que tu fais

ad litteram : à la lettre

veni, vidi, vici : je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu

fiat lux! : que la lumière soit!

acta es fabula : la pièce est jouée

quod erat demonstrandum : ce qu'il fallait démontrer

Aarhus et Montréal, 2002

